

Du grain de café à la « graine d'ouvrier » — le travail des enfants dans les plantations guatémaltèques —

Charles-Édouard de Suremain

Jusqu'à présent, le travail des enfants a été à peine effleuré dans la littérature portant sur la vie économique et sociale du Guatemala. Au lieu de nous en tenir à un discours général sur ce thème, nous avons choisi de partir de l'observation de ce qui se passe dans les grandes plantations de café du pays, un terrain sur lequel nous avons mené une enquête ethnographique. Il s'agit donc d'analyser ce que les acteurs — qui vivent et travaillent dans les plantations — entendent par le terme « enfant ». Après avoir décrit le travail des « enfants », on s'intéressera aussi à la signification que prend le phénomène aux yeux des intéressés, de leurs parents et, surtout, à sa place dans le contexte global de la grande plantation.

Au Guatemala, le travail des enfants s'impose comme une réalité incontournable dans divers domaines de la vie économique, en particulier dans le secteur informel en milieu urbain et le secteur agricole en milieu rural. Dans l'économie paysanne des hautes terres, les plus jeunes ont un rôle essentiel et constant dans le cycle des activités quotidiennes. Sans doute ce rôle est-il plus ponctuel et secondaire dans les grandes plantations de café, de sucre ou de coton de la côte Pacifique, au sud du pays. Dans ce type d'exploitation, les conditions de travail obéissent, en principe, à des lois qui réglementent le travail des enfants, et la division du travail confère aux hommes adultes les tâches les plus lourdes du calendrier agricole. Il demeure cependant que, ne serait-ce que par l'importance numérique des grandes plantations et le grand nombre de familles qu'elles abritent, ce sont des cohortes d'enfants qui travaillent dans les champs, pâtures ou caféières, à certaines époques de l'année.

Sans doute convient-il ici de rappeler que le Guatemala se situe parmi les dix premiers pays producteurs de café arabica dans le monde. À elle seule, la caféiculture assure plus de la moitié du Produit national brut du pays et rapporte l'essentiel des devises. Les plantations de café du Guatemala (*fincas*) présentent par

ailleurs l'originalité d'être particulièrement grandes par rapport à leurs homologues d'Amérique latine. En moyenne, chacune couvre en effet entre 100 et 200 hectares, contre 50 à 100 ha dans les pays voisins (El Salvador, Costa Rica)¹.

Enfin, rappelons que la culture du café est pérenne et qu'elle requiert de nombreux soins — en tout cas dans les exploitations modernisées. Enfin, la plante croissant sur de fortes pentes boisées, elle n'est pas non plus une culture mécanisable et nécessite ainsi une abondante main-d'œuvre.

L'ordre de la grande plantation de café

Plantation et ouvriers du café

De ces caractéristiques essentielles, il découle des conditions de travail et d'existence spécifiques pour les ouvriers du café. Les *fincas* abritent en effet de nombreuses familles vivant chacune en permanence dans de petites baraques au sein d'un campement. Dans certains campements, on ne dénombre pas moins d'une centaine de familles. En général, ces familles s'organisent autour d'un homme, le « chef de famille », qui est le seul à bénéficier d'un contrat de travail permanent. Ce contrat prévoit un salaire, un logement, le bénéfice de la Sécurité Sociale, l'école pour les enfants et quelques prérogatives comme celle d'utiliser la rivière et de ramasser le bois mort de l'exploitation.

Au Guatemala, on dénombre environ 50 000 « ouvriers permanents » dans les *fincas*. Le chiffre ne cesse pourtant de diminuer depuis les années 1950, au profit d'ouvriers temporaires au statut précaire (environ 300 000 aujourd'hui). Ces derniers, appelés parfois les « satellites » ou les « volontaires », vivent à la périphérie des plantations dans lesquelles ils s'embauchent pour de courtes durées et contre des salaires de misère. Cette situation est liée à de multiples facteurs, parmi lesquels figurent l'important accroissement démographique sur la côte et l'exode définitif des populations indigènes des hautes terres vers ces régions « riches »². En général, les populations ouvrières qui vivent actuellement dans les *fincas* n'ont plus que très peu d'attaches familiales et foncières dans les hautes terres. Elles s'identifient davantage à l'univers de la côte et aux métis (*Ladinos* ou non-Indiens au Guatemala) qu'aux Indiens-paysans que, le plus souvent, ils méprisent. Au Guatemala, il est vrai que la colonisation des régions de piémonts où se développent le café s'étale entre 1850 et 1880. Or, depuis cette époque,

¹ Sur l'économie caféière en général, cf. Daviron et Lerin (1990) ; sur les différentes sociétés et paysanneries du café en Amérique latine et en Afrique, cf. Tulet et alii (1994).

² Sur les divers types de migrations au Guatemala et leur importance socio-démographique, cf. Bataillon et Le Bot (1975).

les Indiens se sont détachés de leur terroir d'origine, pour recréer, dans l'enceinte relativement close de la *finca*, un univers social et culturel original¹.

La division du travail dans les fincas

Le poste d'ouvrier permanent est en principe réservé aux hommes, les femmes étant censées s'occuper des tâches domestiques. Officiellement, les hommes sont donc les seuls à travailler dans les caféières et, par conséquent, à recevoir un salaire. En réalité, les femmes travaillent aussi. Mais le travail est irrégulier, souvent à mi-temps, peu valorisant et, toute proportion gardée, moins bien payé. Les planteurs (*finqueros*) qui décident des politiques de main-d'œuvre dans les *fincas* justifient ces différences de traitement en invoquant la « nature masculine du café », et l'incapacité des femmes « à accomplir un travail régulier et suivi ».

Par ailleurs, la compétition entre les fils d'ouvriers permanents est souvent très sévère pour occuper les postes de leurs pères. Dès le plus jeune âge, les garçons s'intéressent au travail dans les caféières et tentent d'y prendre part. Étant le plus souvent coupés de leurs attaches paysannes, sans moyens, les enfants des *fincas* ambitionnent rarement de s'installer comme petit producteur indépendant. Dans l'organisation du travail, les jeunes adolescents et les célibataires plus âgés forment parfois des équipes, et sont connus sous le nom « d'éventuels ». Le terme désigne donc les ouvriers temporaires qui résident chez leurs parents dans le campement de la plantation. Leur famille comptant en moyenne cinq enfants, les « éventuels » sont par conséquent fort nombreux, offrant au *finquero* une appréciable réserve de main-d'œuvre.

Le groupe des « éventuels » entend cependant se distinguer des autres groupes d'ouvriers temporaires qui viennent travailler à la *finca* à certaines époques de l'année. Les premiers se présentent en effet comme les « natifs » de la plantation et considèrent les autres comme des « étrangers » qui espèrent leur voler leur travail et, quoiqu'on l'avoue rarement ouvertement, leurs femmes. Mais il existe aussi des hiérarchies, parmi les ouvriers temporaires exogènes à la *finca*. Le *finquero* et les ouvriers permanents distinguent en effet les « saisonniers » et les « journaliers » : les « saisonniers », d'origine indienne, sont recrutés en groupe et demeurent quelques mois à la *finca*, tandis que les « journaliers » sont employés individuellement, et quittent la *finca* au terme de la journée.

En dépit de son apparente homogénéité, la plantation est donc un monde traversé par de multiples clivages socio-économiques et culturels. Loin d'être entièrement cloisonnée, la *finca* reproduit

¹ C'est à l'étude de cet univers très particulier que nous avons consacré notre thèse d'ethnologie (1994).

souvent, bien que dans une forme originale, les relations sociales particulièrement tendues qui caractérisent le Guatemala dans son ensemble¹.

La cueillette du café et le travail des enfants

La journée de travail

Les *fincas* connaissent une véritable période d'effervescence lors de la récolte du café. Dans l'ouest du pays où nous avons enquêté, celle-ci s'étale de la mi-août à la mi-décembre avec des phases d'intensité inégales. Les caféières, en effet, ne sont pas toutes situées à la même altitude au sein des plantations. Les grains ne sont donc pas tous mûrs simultanément et il convient de repasser plusieurs fois dans les mêmes zones à quelques semaines d'intervalle. Pour mener à bien la cueillette, la main-d'œuvre employée est donc importante. Dans une plantation « moyenne » de 100 ha, qui emploie 50 ouvriers en permanence, la population salariée atteint environ 300 personnes à cette époque. Ce chiffre comprend, dans des proportions qui varient d'une année à l'autre, les ouvriers permanents, la plupart de leurs épouses et de leurs grands enfants (les « éventuels »), ainsi que les « saisonniers » et les « journaliers ».

Pendant les quatre mois que dure la récolte du café, les femmes sont rémunérées au rendement, comme les hommes. Chacun recueille les grains de café mûrs dans les arbustes avant de les déposer dans de petits paniers d'osier tressés et maintenus au niveau de la ceinture par une cordelette qui passe derrière le cou du cueilleur. Une fois rempli, le contenu du petit panier est versé dans un grand sac de nylon. Plein, ce dernier contient environ 50 kg de cerises. Lorsque la journée de travail s'achève, c'est-à-dire dès que la pluie tombe trop fort, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, les ouvriers descendent les sacs sur leur dos jusqu'à l'usine de transformation du café de la *fincá*. En moyenne, chaque ouvrier récolte deux à trois sacs de café par journée de travail, à condition cependant que la cueillette ne soit pas volontairement limitée par le planteur².

En période de cueillette, la journée de travail commence très tôt, vers cinq heures du matin pour les plus matinaux. Néanmoins, la préparation des repas par les femmes commence à partir de trois heures. De manière générale, ce sont les hommes qui quittent en

¹ L'ouvrage de Le Bot (1992) est l'étude la plus complète des dynamiques contradictoires et violentes qui structurent la société guatémaltèque depuis une trentaine d'années.

² C'est le cas dans certaines plantations où le *finquero* exige que les « saisonniers » et les « journaliers » ne ramassent que deux sacs par jour pour laisser plus de café aux ouvriers « natifs » de la plantation.

premier les baraques. Ils sont progressivement rejoints par le reste de la famille. À cette occasion, les jeunes filles de la maison leur apportent le petit déjeuner : un verre de café, quelques galettes de maïs. Vers onze heures, les mêmes jeunes filles, parfois accompagnées de leurs mères, redescendent des caféières pour aller chercher le déjeuner. Cette tâche est rude, compte tenu de la topographie et de l'extension des plantations. Le trajet, des caféières au campement et retour, dure parfois trois quarts d'heure.

Le travail des femmes... et des enfants

Pour les femmes, la récolte du café se rajoute donc aux activités domestiques diverses qu'elles ont pour habitude d'effectuer. Dans les caféières, les femmes (qui sont donc employées comme « éventuelles ») sont accompagnées de leurs « enfants », c'est-à-dire par ceux qui ne sont pas employés individuellement comme « éventuels ». En réalité, les femmes distinguent deux catégories d'enfants : les « petits enfants » d'une part, et les « jeunes », d'autre part. La première catégorie regroupe les nourrissons et les enfants en bas âge qui apprennent à marcher. La seconde catégorie regroupe les « jeunes » qui peuvent cueillir le café directement dans les arbustes, sans les casser. Il s'agit là d'une grande responsabilité car, si les « jeunes » endommagent les caféiers, les parents doivent payer une forte amende à la plantation. Sans doute faut-il préciser que cette division familiale du travail ne fait l'objet d'aucun règlement imposé par le *finquero*. Les femmes, dans ce cas, sont les seules juges — et les seules responsables — de leurs enfants. Signalons aussi que, pendant la récolte, il est bien évident que les enfants désertent l'école. D'ailleurs, les grandes vacances ne tardent pas à suivre, puisqu'elles s'étalent de la mi-octobre à la mi-décembre, dans tout le pays, lorsque la cueillette du café est à son meilleur¹.

La contribution économique des « petits enfants » à la cueillette est difficile à évaluer. D'un côté, ils constituent incontestablement une charge pour leur mère, en ralentissant leur marche. Mais, d'un autre côté, ceux qui commencent à marcher ramassent les grains de café qui jonchent le sol. Certes, cette activité ne pèse pas économiquement très lourd, en fin de journée ; elle contribue cependant à l'apprentissage technique des petits dans le domaine de la caféiculture. L'apport des « jeunes » est, quant à lui, plus directement perceptible : non seulement les adolescents des deux sexes cueillent des cerises dans les arbustes, mais, en plus, les fillettes se chargent de vider les paniers d'osier dans les gros sacs

¹ En Équateur, les grandes vacances sont à des dates différentes selon que l'on vit sur la côte ou dans les Andes. Dans le premier cas, elles débutent en novembre, avec la coupe de la canne à sucre, tandis qu'elles commencent en juillet-août dans les zones de montagne, avec les différentes moissons.

de nylon, tandis que les garçons traînent ces derniers dans les caféières, jusqu'aux sentiers principaux.

C'est d'ailleurs lors de cette manœuvre pénible que les jeunes garçons manifestent avec le plus d'éclat leurs qualités de bons ouvriers virtuels. À ce moment, ils imitent en effet parfaitement les aînés dans leurs moindres mimiques. Pour bien signifier qu'ils ont travaillé dur, les garçons roulent leur maillot jusque sous leur bras pour s'aérer le ventre ; ils placent aussi leur chapeau de paille sur l'arrière de leur tête tout en s'épongeant le front du plat de la main ; ils se mouchent encore bruyamment entre leurs doigts. Régulièrement, les « jeunes » font également la course pour sacrer celui qui ramènera le plus vite un sac de café au bord du sentier. Ce faisant, ils espèrent bien attirer l'attention des surveillants qui sillonnent les caféières. Déjà, et même si cela a le plus souvent la forme d'un jeu, les jeunes garçons ont appris les manières de faire de tout bon ouvrier du café. Ils montrent ainsi clairement leur prédisposition et leur ambition sociale, en dépit de leur jeune âge.

Le statut de l'enfant dans les plantations

Que font les parents ?

Légalement, est considéré comme « enfant » tout individu de moins de 15 ans. Mais la loi, en fait, interdit seulement le travail rémunéré des enfants de moins de 12 ans. Entre 12 et 15 ans, il n'est donc pas totalement illégal que les enfants gagnent de l'argent, surtout dans les régions agricoles. Pourtant, dans la plupart des *fincas*, les enfants de moins de 15 ans ne sont pas payés pour le travail qu'ils fournissent. Et cette situation, on va le voir, est autant liée à la volonté des *finqueros* qu'à celle des femmes, des hommes et des enfants, dont la position dans les plantations est précaire et dépendante.

Bien entendu, les *finqueros* jouent pleinement de l'ambiguïté de la législation guatémaltèque, car ils mesurent parfaitement l'importance du travail des « jeunes ». Ils savent pertinemment que les femmes ne pourraient pas cueillir autant de café sans le secours des « jeunes ». Ils savent également que ces derniers, pas plus que les femmes, ne sont pas dans une situation qui leur permette d'exiger un salaire supplémentaire. Dans ces conditions, les planteurs utilisent donc sciemment la législation guatémaltèque pour justifier leur politique d'embauche. Ils parviennent même, dans certains cas, à faire passer cette politique pour un régime de faveurs, puisqu'il s'agit de laisser des jeunes se familiariser avec « les choses du café » en dépit de la loi qui, en principe, l'interdit.

Pour leur part, les femmes sont trop contentes de pouvoir travailler « à temps plein » et contre un « vrai salaire » d'ouvrière. Pour une fois, elles ont une fonction économique reconnue dans la *finca*. Et elles savent qu'une requête salariale auprès du planteur serait perçue comme le signe d'une grande ingratitude à son égard. Implicitement, la requête signifierait également que les femmes ne peuvent assumer un travail sans l'assistance de quelqu'un. Une telle éventualité conforterait l'idée du patron selon laquelle les femmes n'ont « ni régularité, ni assurance, ni suivi » dans leurs activités. Enfermées dans cette série de contradictions, les mères de famille ne peuvent donc pas, sans risquer leur propre place, s'interposer pour que leurs rejetons perçoivent un salaire.

Les hommes, quant à eux, ne se mêlent guère de l'affaire. Ils savent que leur statut d'ouvrier permanent est très recherché, et ne tiennent nullement à le mettre en péril pour quelques centimes. Il est également probable que les hommes considèrent cette période difficile de l'enfance comme une phase d'initiation nécessaire pour devenir un cueilleur confirmé. Dans une certaine mesure, ils estiment que s'ils sont eux-mêmes passés par cette épreuve, leurs propres fils doivent être capables de la traverser aussi.

Par ailleurs, on peut se demander si les jeunes gens, surtout les garçons, soutiendraient leurs parents dans l'éventuelle revendication d'un salaire supplémentaire. De fait, ils n'ignorent pas que les postes d'ouvriers permanents sont rares dans les plantations et que, pour y prétendre, ils doivent montrer un comportement particulièrement docile. En d'autres termes, la concurrence pour le travail est telle, dans les *fincas*, que les enfants intériorisent, le plus tôt possible, les qualités essentielles du « bon ouvrier » — la docilité, l'endurance et la fidélité —, sans se préoccuper de leurs conditions de travail du moment.

Enfin, au-delà de ces particularités socio-économiques et culturelles, force nous est de constater la faible culture syndicale — ou simplement revendicative — qui caractérise les ouvriers du café. Contrairement à ce qui arrive parfois dans les immenses domaines sucriers de la côte, les relations entre l'ouvrier et le patron dans les *fincas* de café restent personnelles, même si elles sont rarement présentées comme telles par les acteurs. C'est ainsi que les conflits et les tensions qui surgissent dans la sphère du travail sont plus souvent réglés par des arrangements interpersonnels et informels que par des décisions stéréotypées et écrites. Autrement dit, chacun recherche la protection de son patron de manière individuelle, au détriment de la communauté, ce qui ne signifie pourtant pas que le sentiment d'appartenance communautaire et que la solidarité n'existent pas à d'autres moments de la vie sociale¹.

¹ Les modes de résolution des conflits du travail dans les plantations sont complexes. Pour un

*Le retour à l'ordre :
domination, intériorisation de la domination et promotion sociale*

Dans le contexte des grandes plantations de café guatémaltèques, on voit bien que le problème de la mise au travail des enfants pendant la récolte du café est à l'interface de domaines très différents : il pose l'importance des domaines juridiques et économiques, tout en soulignant la force des représentations et des aspirations sociales des acteurs.

Pour une part, il est clair que le système des lois en vigueur au Guatemala fournit aux planteurs des arguments légaux pour justifier la mise au travail gratuite des enfants. Mais, dans l'esprit des juristes, des économistes, des politiciens et donc des planteurs, ces lois n'ont rien d'injuste, et les appliquer n'a rien d'abusif. Au contraire même, elles entérinent une longue tradition agricole à laquelle, affirment-ils, les Indiens, les paysans et les ouvriers ne sauraient se soustraire. Derrière ce type de législation et d'arguments, on reconnaît bien entendu le raisonnement à la fois utilitariste et idéaliste des représentants de l'élite économique guatémaltèque, parmi laquelle figurent les planteurs.

Dans l'esprit de ces derniers, il ne s'agit pas de grappiller gratuitement et sournoisement quelques grains de café par l'intermédiaire des enfants. Il s'agit en fait de leur donner l'occasion de faire leur preuve et, par là même, de se socialiser dans l'enceinte de la plantation. Les *finqueros*, autrement dit, sont convaincus qu'ils ont à remplir une véritable mission civilisatrice à l'égard des enfants d'origine modeste. Parfois, une relation de parrainage unit le *finquero* au fils d'ouvrier. Pour les parents du petit protégé, cette relation est le gage d'une reconnaissance sociale qui retombe sur toute la famille, et la quasi-certitude d'avoir obtenu un bon avenir professionnel pour le rejeton.

Pour leur part, les populations ouvrières des plantations de café ne se posent guère le problème du travail des enfants en termes d'exploitation¹. Ce serait là une façon de contester le système social, l'ordre de la plantation, et d'hypothéquer sérieusement leur présence en son sein. Ils perdraient alors leur travail et leur logement pour devenir de véritables sous-prolétaires, à l'instar des nombreuses familles qui s'entassent dans les hameaux aux alentours des *fincas*.

exemple de revendication collective dirigée par les femmes d'ouvriers permanents qui se servent d'une intoxication alimentaire comme prétexte, cf. de Suremain (1992).

¹ Nous ne saurions être aussi affirmatif pour ce qui concerne les populations indiennes des hautes terres qui migrent de manière saisonnière dans les plantations. Les Indiens-paysans ont en effet une vision souvent très critique de la vie dans les *fincas*. Cependant, ils ne font connaître cette vision critique qu'une fois de retour dans la communauté d'origine. Sur les conditions de vie et de travail des Indiens dans les plantations de sucre et de café guatémaltèques, cf. respectivement Caldera (1979), Schmid (1973) et de Suremain (1993).

Il faut également rappeler que la précarité de la situation des ouvriers du café les placent dans une situation de grande dépendance affective vis-à-vis de la plantation et du planteur. Les ouvriers, autrement dit, n'expriment pas de ressentiments particuliers à l'encontre du *finquero*, à propos du travail de leurs enfants. Comme nous l'avons évoqué précédemment, les parents considèrent que la participation des plus jeunes au travail est une sorte de rite initiatique qui leur permet d'accéder au statut d'adulte. De leur côté, enfin, les enfants fixent eux-mêmes les règles, souvent ludiques, de cette initiation qui leur fait espérer la promotion sociale rêvée. Le jeu, dans ce cas, favorise incontestablement l'intériorisation de la domination par les plus jeunes.

La nature des lois en vigueur, la précarité économique et la dépendance affective des ouvriers sont quelques uns des aspects les plus déterminants pour expliquer la forme, la fonction et le sens que prend le travail des enfants dans les *fincas* de café. Les « enfants » des *fincas* sont finalement les victimes d'un ordre juridique, économique et social rigide, hiérarchisé, compétitif et précaire, et les principaux agents de la reproduction de cet ordre. Le statut juridique, économique et social complexe des enfants en fait les acteurs d'un système global auquel ils s'identifient et que, en l'absence d'autres perspectives, ils contribuent à pérenniser.

Dans ce contexte, on comprend bien que la seule modification de la législation du travail ne suffirait pas à transformer le système dans son ensemble. Le bouleversement des mentalités n'est pas non plus une mesure que l'on peut prendre et orienter à souhait. Le travail des enfants s'inscrit dans un ensemble complexe de dynamiques que l'on ne peut isoler les unes des autres et qu'il faut tenter d'expliquer les unes par rapport aux autres. Au-delà des positions morales et éthiques, il convient de s'interroger sur la façon dont les différents acteurs qui participent à un ordre donné peuvent le modifier ensemble et dans son ensemble, sans créer d'effets pervers qui, cette fois, auraient des conséquences réellement négatives et irréversibles sur l'affectivité et la sociabilité des enfants.

Références bibliographiques

- BATAILLON, C. et LE BOT, Y., 1975 — Migration intérieure et emploi agricole temporaire au Guatemala, *Cahiers des Amériques latines*, 11: 117-147.
- CALDERA, J.R., 1979 — Las fuerzas de la cuadrilla indígena, *Alero*, 2: 73-92.
- DAVIRON, B. et LERIN, F., 1990 — *Le café*, Paris, Economica.
- LE BOT, Y., 1992 — *La guerre en terre maya. Communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*, Paris, Karthala.
- SCHMID, L., 1973 — *Trabajadores migratorios y desarrollo económico. El papel de la mano de obra migratoria en el desarrollo económico de Guatemala*, Guatemala: Univ. San Carlos de Guatemala, Instituto de Investigaciones Económicas y Sociales.

- SUREMAIN, C.É. (de), 1992 — L'opposition planteur - cueilleur. Ethnographie de la contestation dans une grande plantation de café guatémaltèque, *L'Ethnographie*, 88(2) : 7-20.
- SUREMAIN, C.É. (de), 1993 — Le rendez-vous annuel du caféiculteur et de l'Indien. Culture du café et identités culturelles dans une grande plantation du Guatemala, *Caravelle*, numéro spécial sur les cultures du café en hispanoamérique, 61: 103-11.
- SUREMAIN, C.É. (de), 1994 — « Dans l'ombre du café. Ethnologie d'une grande plantation caféière au Guatemala », thèse d'ethnologie, Université de Tours.
- TULET, J.C., CHARLERY, B., BART, F. et al.ii (eds.), 1994 — *Paysanneries du café des hautes terres tropicales. Afrique et Amérique latine*. Paris, Karthala.